

m'évanouis, s'écria-t-elle... Non, non, ne me consolez pas. Laissez-moi pleurer; c'est trop affreux!

—Quoi? qu'est-il arrivé? Parlez Thérèse, vous nous faites trembler. Urbain?... demanda Cécile pâle comme un linge.

—Non, pas Urbain, sanglota la servante.

—Ciel, mon pauvre mari! s'écria la mère Coutermann.

—Non, pas le fermier non plus.

—Qui, alors?

—Hélas, le pauvre Blaise!... qui aurait jamais cru qu'il pouvait se passer d'aussi terribles choses?

—Mais quoi donc? Que savez-vous de Blaise?

—Il est mort.

—Mort?

—Les brigands l'ont tué. Ah! ce brave garçon, il n'avait pourtant pas mérité une si malheureuse fin!

—A-t-on trouvé son cadavre? demanda Karl.

—Non, pas son cadavre; mais c'est égal, on suit maintenant qu'il a été tué... Laissez-moi pleurer, mes larmes m'étouffent. Le meilleur garçon du monde, travailleur, doux, serviable, innocent comme un agneau, que je regardais comme mon frère! Oh! mon Dieu, mon Dieu!

La mère Coutermann et Cécile, profondément émuës par la triste nouvelle, se regardaient avec une muette angoisse.

—Mais, Thérèse, parlez donc clairement. Qu'avez-vous appris au sujet de Blaise? insista Karl.

—On a trouvé son bonnet, son bonnet de coton tout trempé de sang.

—Où?

—Au fond du bois des Béguines, dans le taillis.

—En êtes-vous bien sûre, Thérèse? Qui vous l'a dit?

—J'ai vu son bonnet, Karl. Ah! Je frémis encore en y pensant; il était tout raide de sang caillé. Ah pauvre Blaise! pauvre Blaise!

—Vous avez vu le bonnet de Blaise! où cela? au château?

—Non, entre les mains du garde Diereks, qui allait le porter au drossart. Un fagotier de Kesterbeck l'a trouvé ce matin, au point du jour, au bois des Béguines, et l'a apporté à D'worp. Laissez-moi pleurer encore!... Un si bon garçon! Il n'était pas beau, c'est vrai, mais si bon cœur!

La fermière et Cécile, malgré leur émotion, essayèrent de consoler la servante.

Karl les laissa faire un moment, puis il reprit:

—Dieu ait l'âme du pauvre Blaise! Nous ne doutions plus de sa mort, n'est-ce pas, depuis le fatal événement! Remercions plutôt le ciel de ce qu'il nous apporte maintenant la preuve de

ce forfait. Ah! les témoins prétendent qu'au-d'eux n'a donné le moindre coup de bâton? C'est donc Marc qui doit avoir frappé mortellement le valet à la tête. Cette circonstance seule suffit pour démontrer que la vie d'Urbain et de son père était en danger et qu'ils avaient le droit de la défendre par tous les moyens... Mais tout cela nous fait oublier les pauvres prisonniers. Eh bien, Thérèse, savez-vous si M. le baron est levé?

—Oh! le chasseur m'a dit qu'il est descendu depuis plus d'une heure. Vous savez bien, fermière, le chasseur Pierre qui autrefois venait souvent causer avec moi. C'est aussi un bon garçon... Et puisque Blaise est mort... Il vous conseille de venir tout de suite au château; car tout à l'heure M. le baron recevra beaucoup de visites et alors ce serait peut-être difficile. Pierre, par amitié pour moi, parlera au valet de chambre, afin qu'il vous introduise auprès du baron.

—Oh! venez vite alors, ma mère, ne perdons pas un instant! s'écria Cécile.

Elle entra dans la chambre voisine et revint aussitôt en disant:

—Tenez, voilà votre bonnet et votre mouchoir. Laissez-moi vous aider. Vous voilà prête. Bon courage et bon espoir. Venez.

Elles quittèrent la ferme, et allèrent à travers le fond de la vallée aussi vite que le permettaient les jambes raidies de la fermière; puis traversèrent un petit pont et gravirent l'autre colline.

La rapidité de leur marche les empêchait de causer. Elles arrivèrent au grand chemin du village, et bientôt à l'avenue de beaux arbres au bout de laquelle s'élevaient les tourelles du château.

Leur cœur battit bien fort quand elles aperçurent la tourelle gauche avec ses meurtrières, quand elles se dirent que là, dans ces souterrains, les êtres qui leur étaient chers se trouvaient enchaînés et couchés sur la paille. Mais elles n'osèrent parler, de peur de s'attrister l'une l'autre.

Pierre, le garde, qui se tenait devant la porte, leur dit:

—Thérèse m'a prévenu de votre arrivée. J'ai parlé au valet de chambre. Suivez-moi.

Elles traversèrent la cour et pénétrèrent dans le château. Un laquais en livrée leur ouvrit la porte d'une chambre.

—Entrez et attendez ici, dit-il. L'ammen est avec M. le baron. Lorsqu'il eut refermé la porte derrière lui, les deux femmes se dirent avec inquiétude:

—L'ammen auprès du baron! Hélas! pourquoi avons-nous tardé si longtemps? Mon cœur me disait que je devais être ici avant notre ennemi.